

## **Cadeaux des morts**

*CADIC. Contes et Légendes de Bretagne, IV, 90.*

Il y avait au service du roi deux soldats d'un caractère bien différent. L'un avait un cœur de lion et aimait à se prodiguer dans les dangers, l'autre avait un cœur de lièvre et préférait prendre la fuite, dès que la bataille était engagée. Ils étaient pourtant bons camarades, car ils étaient du même pays.

Ayant obtenu leur congé, ils s'en revenaient en Bretagne lorsque, en arrivant dans un village, ils aperçurent, au bord de la rivière, un château tellement beau qu'ils restèrent là, les yeux éblouis à le contempler. « Sûrement, s'écrièrent-ils, notre souverain n'a pas son pareil.

- Si vous le trouvez si merveilleux, leur fut-il répondu, qui vous empêche de le prendre ? Il est inhabité. »

Ils poussèrent une exclamation : « Il est inhabité ! mais c'est notre étoile qui nous amène ici. Nous ne saurions demander mieux.

- Oui, reprit leur hôte, il y a fortune faite pour quiconque y couchera seulement trois nuits, mais voici l'ennui : aussitôt que les ténèbres sont descendues, il se peuple d'une multitude de revenants qui se livrent à un sabbat infernal et malheur au mortel qui tombe entre leurs mains ! D'autres avant vous y sont entrés que l'on n'a plus revus. »

Le visage des soldats était devenu songeur : « Pour moi, ça ne me tente plus, déclara le poltron ; j'ai déjà assez peur quand j'ai en face de moi un ennemi en chair et en os ; que sera-ce quand je devrai combattre un revenant ?

- Bah ! riposta son compagnon, on ne meurt qu'une fois. Tu te cacheras pendant que je bataillerai. Allons-y. »

On aurait dit qu'ils étaient attendus. Toutes les portes étaient ouvertes, les sièges étaient rangés en ordre et sur la table leurs couverts étaient mis. On ne remarquait cependant personne, ni homme ni bête. Pas un murmure de voix. C'était un silence de tombeau.

Or, comme ils festoyaient avec ardeur, voilà qu'une main apparut devant eux qui faisait le service mieux que ne l'eût fait le meilleur maître d'hôtel. Elle évoluait d'un côté et de l'autre, changeant les plats, remplissant les verres, circulant de l'office à la cuisine et dans les diverses salles, à la façon d'un être humain. Quand ils eurent fini et que l'heure de se coucher fut sonnée, elle les conduisit dans leur appartement.

Une jeune fille les attendait sur le seuil.

« Qui que vous soyez, étrangers, leur dit-elle, souvenez-vous du conseil que je vais vous donner. Vous êtes ici dans une maison hantée. Quand il sera minuit, soyez sur vos gardes. Vous verrez entrer dans cette chambre des personnages d'aspect terrible; ils vous questionneront, ils vous brutaliseront même, mais quelles que soient leurs paroles et leurs façons, gardez-vous de répondre mot. Il y va de votre vie. »

S'étant ainsi exprimée, elle disparut.

« Dans quel guêpier tu nous as conduits, murmura le soldat poltron, nous ne sortirons sûrement pas d'ici!

- Laisse-moi recevoir ces visiteurs-là, répliqua le brave, je saurai leur tenir tête. Cache-toi pendant ce temps. »

L'autre n'eut pas besoin qu'on le lui répétât. Il se glissa dans la ruelle du lit et se déroba sous les draps.

Au milieu de la nuit, un tintamarre affreux éclata soudain dans le corridor. On aurait juré qu'une armée de prisonniers traînant des chaînes et de soldats heurtant leurs armes s'avavançait.

Sous une poussée violente la porte céda et l'appartement se remplit d'une multitude de morts dont les orbites vides brillaient comme braises et dont les ossements décharnés se cachaient sous un ample suaire.

En arrivant devant le lit, la troupe s'arrêta surprise et, apercevant l'un des dormeurs : « Qui es-tu ? » demanda celui qui marchait le premier. - Rien.

« D'où viens-tu ? » - Rien.

« Où vas-tu ? » - Rien encore.

L'homme ne soufflait mot. Il se rappelait à propos la recommandation de la jeune fille.

« Tu es donc sourd et muet ? » - Silence toujours.

« Ne serait-ce pas plutôt que tu y mets de la mauvaise volonté ? Eh bien ! nous allons te rendre ta langue. » Et là-dessus les morts le saisirent par la tête et par les pieds, le jetèrent hors du lit et le lançant de l'un à l'autre, ainsi qu'une outre légère, ils lui enfonçaient leurs doigts crochus dans le corps et le pilaient sous leurs pieds.

Le supplice dura jusqu'à l'aube. Aux premiers rayons du soleil les revenants disparurent, tels des oiseaux nocturnes, sans qu'ils eussent réussi à tirer une parole de la bouche de leur victime.

Le brave soldat en avait les membres meurtris, mais, il avait remporté la victoire. Son camarade, dans sa ruelle, n'avait eu garde d'allonger le nez dehors. On n'avait pas soupçonné sa présence sous les draps.

La nuit suivante, quand sonnèrent les douze heures, les revenants étaient de retour, plus nombreux que la veille et avec plus de bruit. Les questions recommencèrent, puis les mauvais traitements, sans aucun succès du reste. Le jeune homme tint bon.

A la troisième nuit, il y avait une telle foule de revenants qu'ils n'avaient pas place dans la chambre et le pauvre gars fut battu plus fort que jamais. On lui heurtait la tête contre la muraille, - on lui tordait bras et jambes, on lui broyait la poitrine, au point que le sang en jaillissait. Pas une parole ne lui sortit des lèvres. Décidément ses persécuteurs avaient trouvé plus fort qu'eux.

Le lendemain, à la première heure, la jeune fille était là : « Vous avez réussi, dit-elle, à maîtriser votre langue et vos nerfs. Je vous en félicite. Le plus dur est fait. Il dépend de vous à présent de devenir maître de ce château, pour peu du moins que vous sachiez triompher d'une dernière épreuve. Pendant trois nuits consécutives vous recevrez d'autres visiteurs. Ils ne vous maltraiteront pas; mais je vous laisse à deviner comment vous devrez leur répondre. »

Ce soir-là, au moment où, terrassé par la fatigue, il se sentait envahir par le sommeil, il entendit sa porte s'ouvrir doucement. Un vieillard entra qui marcha droit à lui. Ce vieillard portait sur son visage les marques de la plus profonde tristesse. Il poussait des gémissements et des larmes coulaient de ses yeux.

« Jeune homme, demanda-t-il, et ses paroles respiraient l'angoisse, qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu ? »

Le soldat resta silencieux.

« Au nom de ce que tu as de plus sacré, poursuivit le vieillard, réponds à mes questions, je t'en supplie. »

Le soldat ne desserra pas les lèvres.

Alors le vieillard détourna la tête, il reprit le chemin de la porte et, en disparaissant par le corridor, il eut un long sanglot.

La seconde nuit, autre apparition. Cette fois c'était un homme dans la force de l'âge qui lui aussi paraissait en proie à la plus vive douleur. L'interrogatoire recommença : « Qui es-tu? D'où viens-tu ? Où vas-tu ? »

L'homme ne fut pas plus heureux que son prédécesseur. Il n'obtint pas une parole.

Enfin la troisième nuit arriva, et le soldat reçut son dernier visiteur. Celui-là était un adolescent, presque un enfant, d'une beauté singulière. Il s'avavançait en pleurant à chaudes larmes et, quand il fut auprès du lit, il se mit à genoux et les mains jointes, avec des supplications dans la voix : « Par le nom de ta mère, s'écria-t-il; dis-moi : Qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu? »

Il n'eut pas davantage de réponse. Il se heurta à un mutisme absolu et il s'éloigna, le cœur navré, en redoublant ses larmes.

Le soldat pensait : « Je dois être au bout de mes peines et je me figure que cette épreuve aura tourné à mon avantage comme l'autre. Quelle chance de devenir le maître de ce château! »

Il escomptait trop vite ses bénéfices.

Quand la jeune fille se présenta de nouveau, ce fut pour lui adresser les plus vifs reproches: « Combien vous avez été mal inspiré de vous taire de la sorte! Les trois visiteurs que vous avez reçus étaient les trois anciens propriétaires de cette demeure.

Ils sont les victimes d'un enchantement et resteront sous la domination du diable aussi longtemps qu'un homme vivant ne les aura pas délivrés. Une seule parole de vous y aurait suffi et vous aurait donné en même temps la possession du château.

Vous avez cependant encore un moyen de réussir, pourvu que vous exécutiez à la lettre ce que je vais vous proposer : voici l'épreuve. Dans le jardin qui est là, du côté du levant, il existe un puits sans fond. Demain dans la matinée promenez-vous autour, l'un et l'autre. Vous en verrez sortir, sur les neuf heures, toutes sortes de bêtes. Quelle que soit votre répugnance, n'hésitez pas à embrasser les deux premières. »

Le lendemain ils étaient à leur poste tous les deux. Or à neuf heures il se produisit un grand bruit dans le puits. L'eau s'agita, s'enfla, monta jusqu'à l'orifice et rejeta dehors un énorme crapaud dont le seul aspect inspirait une invincible répugnance. Le plus brave des soldats n'hésita pas. Il saisit l'animal et sur la tête il lui appliqua un baiser. Aussitôt il s'opéra une singulière transformation: le crapaud disparut, et à sa place apparut une ravissante femme, parée ainsi qu'une princesse, qui le salua comme son sauveur.

Cependant l'eau s'agitait de nouveau. Une seconde fois elle remonta et il en sortit une salamandre à la peau jaunâtre et visqueuse qui se mit à ramper vers le soldat poltron.

« À ton tour! lui cria l'autre, embrasse là! »

Vaine recommandation. Le poltron fut saisi d'une telle terreur qu'il s'enfuit et qu'il fut impossible de le ramener. La salamandre poussa un cri déchirant qui rappelait la voix humaine et plongea dans les profondeurs du puits.

Déjà la jeune fille qui leur prodiguait les conseils était auprès d'eux. Son visage marquait la plus vive contrariété.

« Puisque vous n'avez pas osé, dit-elle, accomplir jusqu'au bout ce que je vous avais prescrit de faire, vous n'aurez pas non plus la récompense à laquelle vous auriez pu prétendre. Vous n'aurez pas ce château. Il est et restera enchanté. Quant à ses anciens maîtres qui sont prisonniers au fond de ce puits et qu'il

dépendait de vous de rendre à la liberté, personne désormais n'aura le pouvoir de les délivrer. Néanmoins comme vous avez subi certaines épreuves à votre avantage, il ne convient pas que vous partiez les mains vides. Voici pour vous, ajouta-t-elle, en se tournant vers le poltron et en lui remettant une poignée d'or et d'argent, de quoi payer les frais de votre voyage » et, lui posant sur la tête un chapeau d'une forme spéciale, « gardez cette coiffure, elle a le privilège de rendre les gens invisibles et vous servira, quand vous aurez trop peur. »

Au soldat courageux, elle remit de même deux cadeaux, une bourse et une nappe de toile : « Allez maintenant où il vous plaira, lui recommanda-t-elle, vous ne manquerez jamais de rien; cette bourse sera toujours pleine et il vous suffira d'étendre cette nappe pour que vous y trouviez de quoi manger à votre faim et boire à votre soif. »

Les jeunes gens partirent. À la première auberge qui se rencontra ils entrèrent, afin de fêter joyeusement leurs bonnes aventures et leur retour au pays natal. Malheureusement ils se laissèrent entraîner à consommer plus qu'il ne convenait de cidre ; à moitié route, une querelle s'éleva entre eux, puis il y eut des coups. Finalement le soldat courageux jeta son camarade dans le fossé, en lui reprochant sa couardise et, après lui avoir enlevé son chapeau, il s'en alla, sans plus se soucier de lui.

Son arrivée chez ses parents apporta l'aisance dans la maison paternelle. Bientôt le village entier et même le canton furent à lui et il ne fut plus question à dix lieues à la ronde que de l'heureux soldat qui s'était procuré une fortune en servant le roi.

Un seigneur qui habitait dans la contrée, à petite distance, en entendit parler. Ce seigneur était aussi pauvre qu'un rat; il avait gaspillé ses revenus au jeu et dans les plaisirs et il ne lui restait pour toute fortune qu'un château en ruines où

nichaient les chauvessouris et les chouettes. Il avait bien une fille à marier, et elle était belle, mais d'épouseurs point, car elle n'avait pas un sou vaillant.

Il pensa : « ce gars-là, malgré sa roture, serait un excellent parti et me permettrait de redorer mes armes. Si je l'attirais ici ! »

La fille était habile et intrigante; elle s'employa de son mieux à seconder les projets de son père et, au bout de quelque temps, il n'y eut pas au château d'hôte plus assidu que l'ancien soldat. Entre la maison du paysan et le manoir, c'étaient des invitations incessantes, et il se trouvait, grâce à la nappe, que la table du paysan n'était pas la plus mal garnie.

« Mais enfin, demanda un jour la demoiselle à son soupirant, expliquez-moi comment il se fait que l'on mange si bien chez vous.

- J'ai ma nappe enchantée, répondit l'autre.

- Une nappe enchantée! oh! pour Dieu, donnez-la-moi; qu'elle soit le premier gage de notre amour.

- Prenez-la, dit-il, je puis m'en passer. »

En possession de sa bourse inépuisable en effet, il n'en avait pas besoin. Les festins continuèrent aussi joyeusement et le soldat recevait ses invités avec le même luxe et la même profusion.

La jeune fille laissa éclater sa surprise : « Votre bourse est donc sans fond! s'écria-t-elle.

- Oui, répliqua-t-Il, moi-même, je n'en connais pas la mesure.»

L'habile personne joignit les mains : « Accordez-la-moi de grâce. Elle sera votre cadeau de mariage ! »

Le naïf amoureux n'osa pas refuser. Il lui restait d'ailleurs encore son chapeau.

Toutefois, à dater de ce jour, il lui parut que sa future le recherchait moins; elle semblait le fuir et se complaire davantage dans la société des autres galants. Il ne put s'empêcher de lui en témoigner son chagrin : « C'est que, ajouta-t-il, grâce au chapeau enchanté que je porte, rien ne m'échappe; je pénètre partout sans être vu.

- Vous portez un chapeau enchanté! s'exclama la belle. Quel service vous nous rendriez, si vous le vouliez ! Justement, avant de régler l'affaire de notre mariage, mon père a besoin de liquider loin d'ici une importante succession et il désirerait que personne d'ici ne s'aperçût de son départ. Je vous en prie, prêtez-le lui. »

Pour la troisième fois le malheureux se laissa prendre aux artifices de cette femme. Il céda son chapeau.

Dès lors, adieu fortune, adieu projets de mariage. Le château superbement réparé avec ses deniers resta fermé devant lui, et l'héritière parla de se marier avec un jeune homme de sa condition. « Insensé que je suis! se dit-il, j'ai été joué, mais du moins les gens qui ont été témoins de mon bonheur n'assisteront pas à ma déchéance » ; et il partit, décidé à courir le monde.

En traversant une forêt, il aperçut une grotte devant laquelle un ermite priait.

« Père, demanda-t-il, n'acceptez-vous pas un compagnon qui en a assez de la société des méchants ?

- Si fait, mon fils, répliqua le saint homme. Je crois même que c'est Dieu qui t'amène ici. Je dois m'en aller en voyage. Si cela te plaît, tu garderas ma demeure. Je te laisserai ce qu'il te faut pour vivre. J'ai là trois pruniers, l'un a des fruits rouges, le second des fruits blancs, le troisième des fruits noirs; ils n'ont pas leurs semblables sur la terre. Les fruits rouges sont délicieux et guérissent les maladies, les fruits blancs font pousser des cornes; les fruits noirs font

tomber les mêmes cornes. Profites-en au mieux de tes intérêts. Adieu! » Et l'ermite s'en fut par le sentier.

Le lendemain sur la place du marché, devant le château, le jeune homme arrivait avec un panier de fruits rouges au bras. La femme de confiance de la châtelaine était là. « Oh! les superbes prunes, s'écria-t-elle, vendez-les-moi; je vous en donnerai le prix que vous exigerez.

- Prenez-les pour rien, répondit-il, parce que c'est pour votre demoiselle; j'en ai encore de meilleurs. »

Le second jour, à la première heure, il revenait sur la place avec des prunes blanches. La servante l'attendait : « Je ne sais quelle vertu ont vos fruits, déclara-t-elle, mais ma maîtresse y a touché à peine qu'un mal de dents ( 4) dont elle souffrait a cessé. Je vous en prie, cédez-moi aussi ceux-là.

- Volontiers! fit-il, et je suis persuadé qu'ils produiront encore plus d'effets que les autres. »

La journée n'était pas finie qu'une étrange nouvelle courait le pays. On racontait que, sur la tête de la fière châtelaine, deux cornes avaient poussé et si longues qu'elle avait peine à tenir dans son appartement. On convoqua les médecins les plus capables. Les médecins les plus capables y perdirent leurs formules. Impossible d'arracher les cornes, à moins de briser le crâne.

On s'imagine quelle fut la colère de la servante, lorsqu'elle rencontra le marchand de prunes, le troisième jour. « Vos fruits étaient donc ensorcelés, cria-t-elle, pour avoir mis ma maîtresse dans un tel état.

- Je l'ignore, répliqua-t-il, d'un air patelin, mais il y a une chose certaine, c'est qu'il n'y a que moi seul à pouvoir la guérir.

- Vous seul ! alors venez vite au château.

- À une condition: que je reste seul avec la malade !

- Tout ce qui vous plaira. »

Quand il fut en présence de la jeune fille, celle-ci poussa une exclamation en le reconnaissant : « vous !

- Oui, moi ! Il vous en coûte de me recevoir en cette fâcheuse posture. Tant pis pour votre orgueil. À mon tour de parler haut. Avant de recourir au remède, il me faut ma nappe, il me faut ma bourse, il me faut mon chapeau. »

Et comme elle protestait, il tira un fouet et se mit à la flageller à tour de bras. En vain poussait-elle des cris à fendre l'âme. La sentinelle qui veillait devant la porte en défendait impitoyablement l'accès. Il fallut rendre nappe, bourse, chapeau ...

« Maintenant, reprit-il, je serai bon prince, mangez cette prune noire » et, quand les cornes furent tombées, « apprenez, demoiselle, qu'à vouloir tromper les autres, on se trompe souvent soi-même. Gardez votre nouveau fiancé et retournez vers votre misère; moi je garde ma liberté et ma fortune. Adieu ! »

Ayant ainsi parlé, il s'en revint chez ses parents, ayant recouvré, avec un peu de chance et de décision, ce que sa faiblesse lui avait fait perdre. Heureuse leçon pour les cœurs fous !